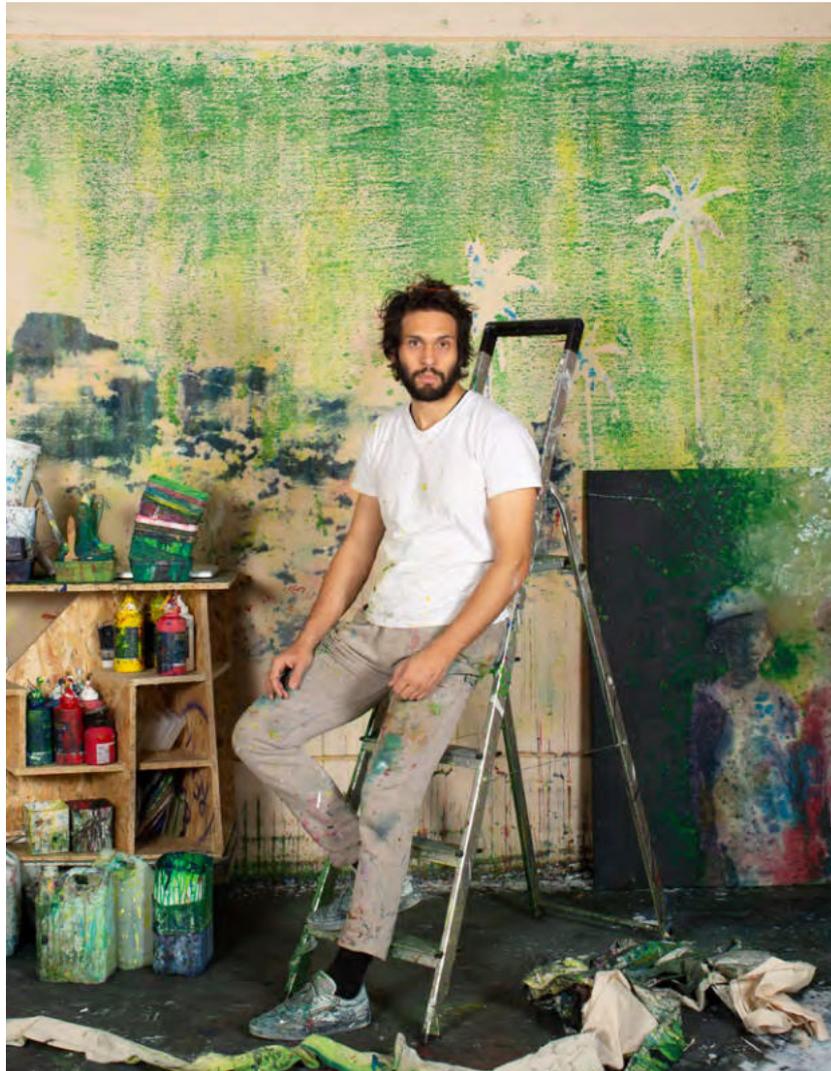


Alexandre Lenoir

ALMINE RECH



Portrait of the artist by Margot Montigny

After graduating with honors from the Ecole des Beaux-Arts in Paris (2016), Alexandre Lenoir moved to Casablanca to further develop his practice. His paintings consist of multiple layers of color washes combined with an elaborate technique of stencilling.

Representing landscapes of luxurious vegetation, interiors and buildings, Lenoir's works often include characters as ephemeral as memories. Like flashbacks or dreamscapes, an ambiguous hedonism inhabits these visions, drawing on the multiple identities of the artist himself: one of Caribbean ancestry from his Guadalupian mother and where he lived during his youth; to Morocco and his formative artistic years; and finally to the industrial neighborhood of Paris where today his studio is located.

Alexandre Lenoir was awarded the Fondation Jean-François Prat et Marie-Laure de Clermont-Tonnerre in 2016 and Pierre Cardin de l'Académie des Beaux-Arts de Paris prizes in 2020.

Biography

ALMINE RECH

Alexandre Lenoir
Biography

Born 1992, French-Caribbean
Lives and works in Paris

Solo Exhibitions

2021

'Trois Rivières' Almine Rech, New York, United States
'La Source', Caisse des Dépôts et Consignations
'sous le niveau de la mer', Almine Rech Matignon, Paris, France

2020

'Sur le Fil/ On the Edge', Almine Rech, Brussels, Belgium
'Alexandre Lenoir', Almine Rech, Paris, France
'La vie qu'on mène', Fondation Sisley, Paris, France

Group Exhibitions

2022

Beaux Arts de Paris, France (upcoming)

2021

Shanghai's Consulate (upcoming)
'Un Gout de vacances', CAC Meymac, France
Almine Rech, Aspen, United States
Bredin Prat Foundation
'Salon de Peinture', Almine Rech, New York, USA
'Spring', Fondation Thalie, Ixelles, Belgique
'Un Hiver à Gstaad', Almine Rech, Paris
'Artistes à la Une Togeth'Her', Monnaie de Paris, Paris, France

2020

'Summer', Almine Rech, Paris, France

2017

'Rêvez! #2 : Exposition pour la jeune création', Collection Lambert,
Avignon 'Felicità 17', Beaux-Arts de Paris, Paris

2014

'Carte Blanche à Hector Obalk', galerie Farideh Cado

Funds Collections

Fonds de dotation Bredin Prat pour l'art contemporain
Caisse des Dépôts et Consignations
Thalie Foundation
Longlati Collection

Residencies

2018

Residency in Casablanca, Morocco

2017

64 rue de Turenne, 75003 Paris
18 avenue de Matignon, 75008 Paris
contact.paris@alminerech.com

-
Abdijstraat 20 rue de l'Abbaye
Brussel 1050 Bruxelles
contact.brussels@alminerech.com

-
Grosvenor Hill, Broadbent House
W1K 3JH London
contact.london@alminerech.com

-
39 East 78th Street
New York, NY 10075
contact.newyork@alminerech.com

-
27 Huqiu Road, 2nd Floor
200002 Shanghai China
contact.shanghai@alminerech.com

-

Residency at Le Lavoir, Ivry-sur-Seine, France

Awards

2021

Award of the Prix Jean François Prat 2021 (10 years)

2016

Award of the Prix Marie-Laure de Clermont-Tonnerre

Award of the Prix Thaddaeus Ropac

Artist Lectures

2017

'La photographie par peinture / la peinture à la lumière', invited by Mouna Mekouar during Paris Photo, Grand Palais, Paris

64 rue de Turenne, 75003 Paris
18 avenue de Matignon, 75008 Paris
contact.paris@alminerech.com

-

Abdijstraat 20 rue de l'Abbaye
Brussel 1050 Bruxelles
contact.brussels@alminerech.com

-

Grosvenor Hill, Broadbent House
W1K 3JH London
contact.london@alminerech.com

-

39 East 78th Street
New York, NY 10075
contact.newyork@alminerech.com

-

27 Huqiu Road, 2nd Floor
200002 Shanghai China
contact.shanghai@alminerech.com

-

Bibliography

Alexandre Lenoir Bibliography

Selected Press

2020

Clara Journo, ‘“La vie qu’ on mène - L’exposition d’ Alexandre Lenoir”’, Artistik Rezo

Anne-Cécile Sanchez, ‘Comment les galeries relancent le jeu’, Le Journal Des Arts

Marie Maertens, ‘Alexandre Lenoir’, Actuart

Anaël Pigeat, ‘Alexandre Lenoir, des peintures indirectes’, The Art Newspaper

Virginie Bertrand, ‘Plus vrai que Nature’, Vivre Côté Paris

‘IN PICTURES Notre sélection parmi les expositions dans les galeries parisiennes’, Art Newspaper

Matthieu Jacquet ‘Plongez dans les paysages liquides d’ Alexandre Lenoir à la galerie Almine Rech’, Numéro Art

2019

Yegan Mazandarani, ‘Alexandre Lenoir’, yeganmazandarani.com

2017

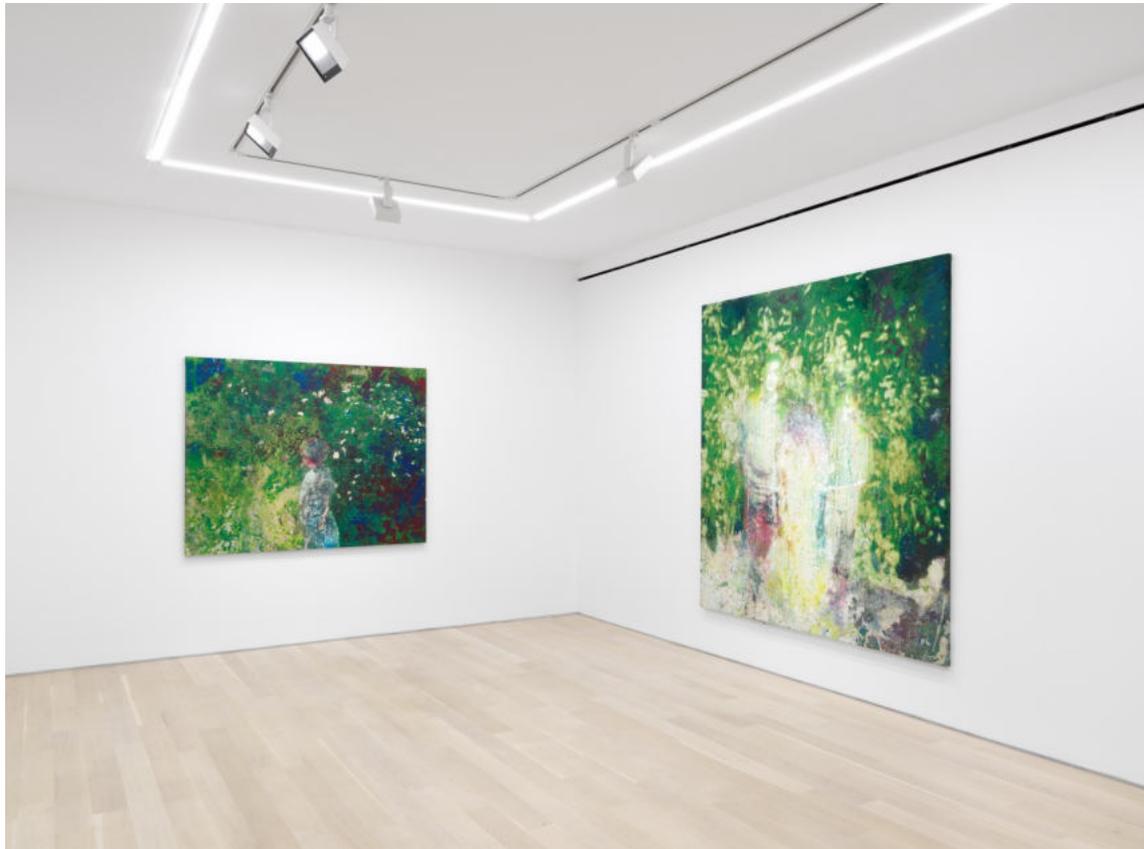
Mouna Mekouar, ‘La photographie triomphe et montre qu’ elle trompe’, Artpress

2016

Apolline Limosino, ‘Alexandre Lenoir, peintre de l’absolu.’, Beware!

Selected Installation Views

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Trois Rivières*
Almine Rech, New York
September 08 — October 23, 2021

ALMINE RECH



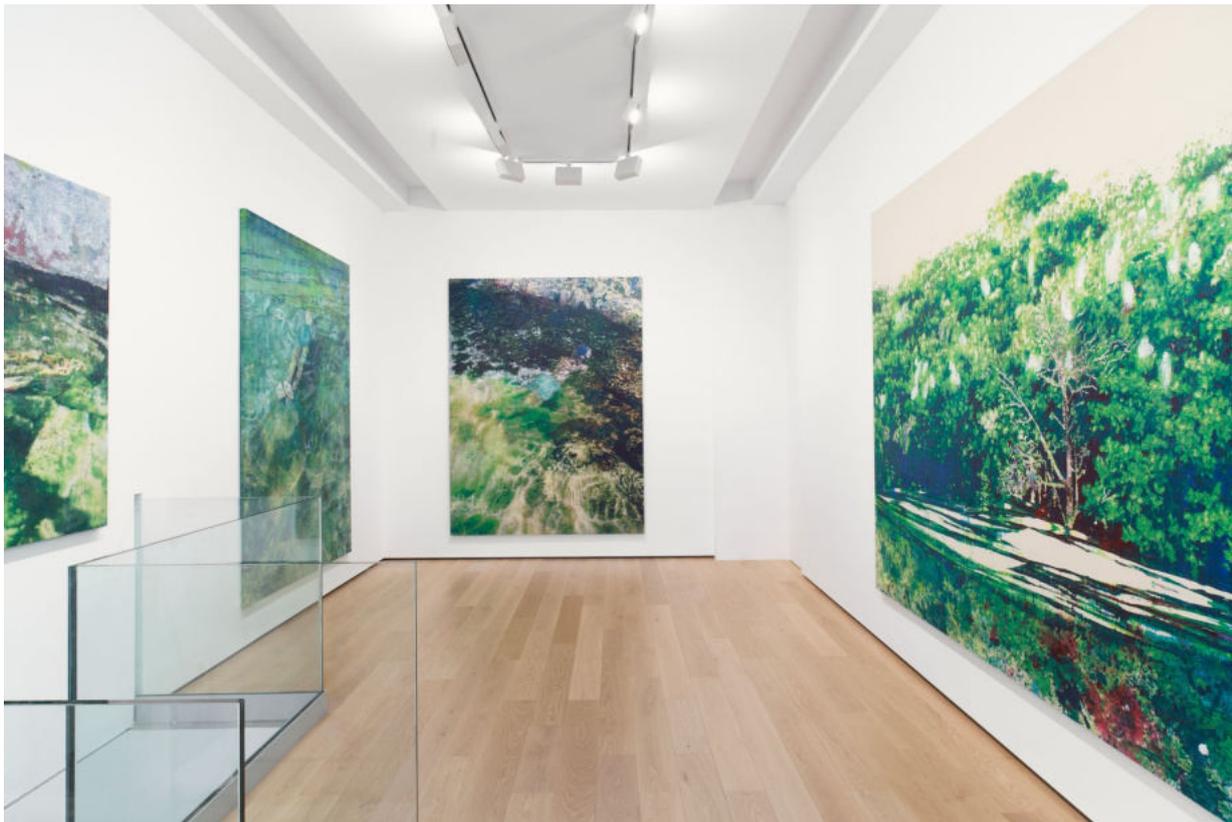
Alexandre Lenoir, *Trois Rivières*
Almine Rech, New York
September 08 — October 23, 2021

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Trois Rivières*
Almine Rech, New York
September 08 — October 23, 2021

ALMINE RECH



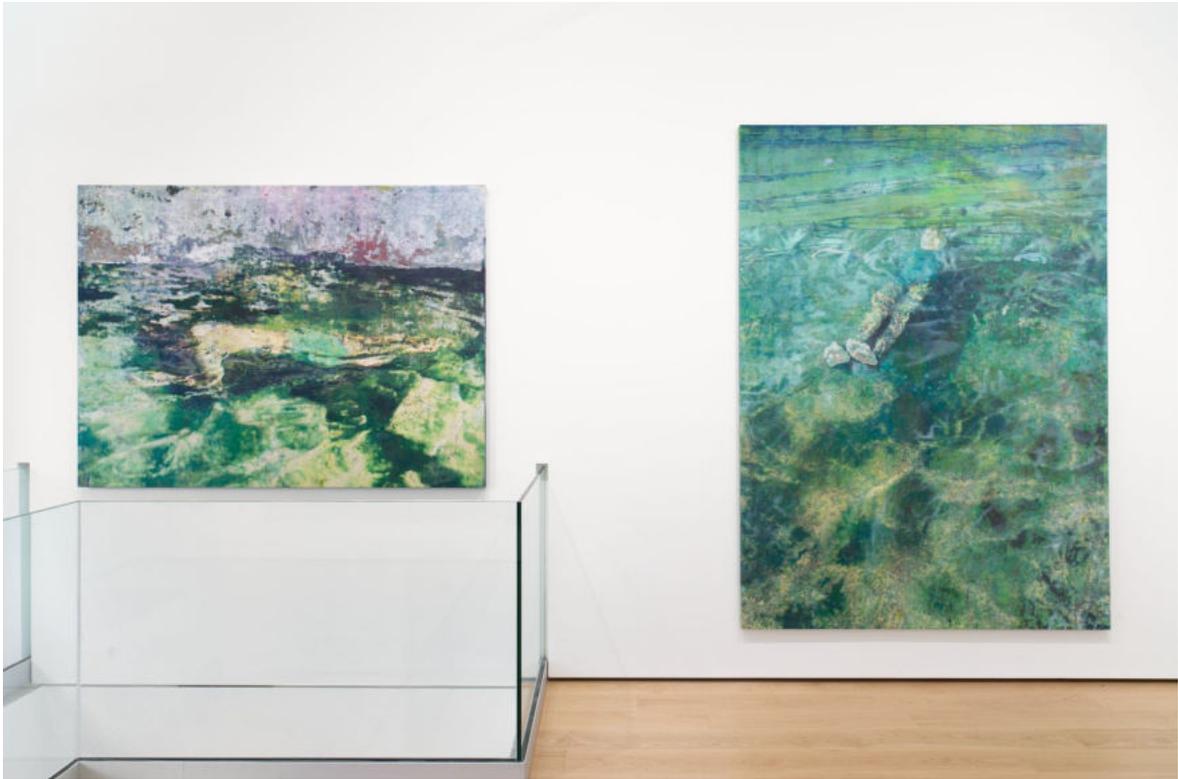
Alexandre Lenoir, *sous le niveau de la mer*
Almine Rech, Paris Matignon
April 14 – May 29, 2021

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *sous le niveau de la mer*
Almine Rech, Paris Matignon
April 14 – May 29, 2021

ALMINE RECH



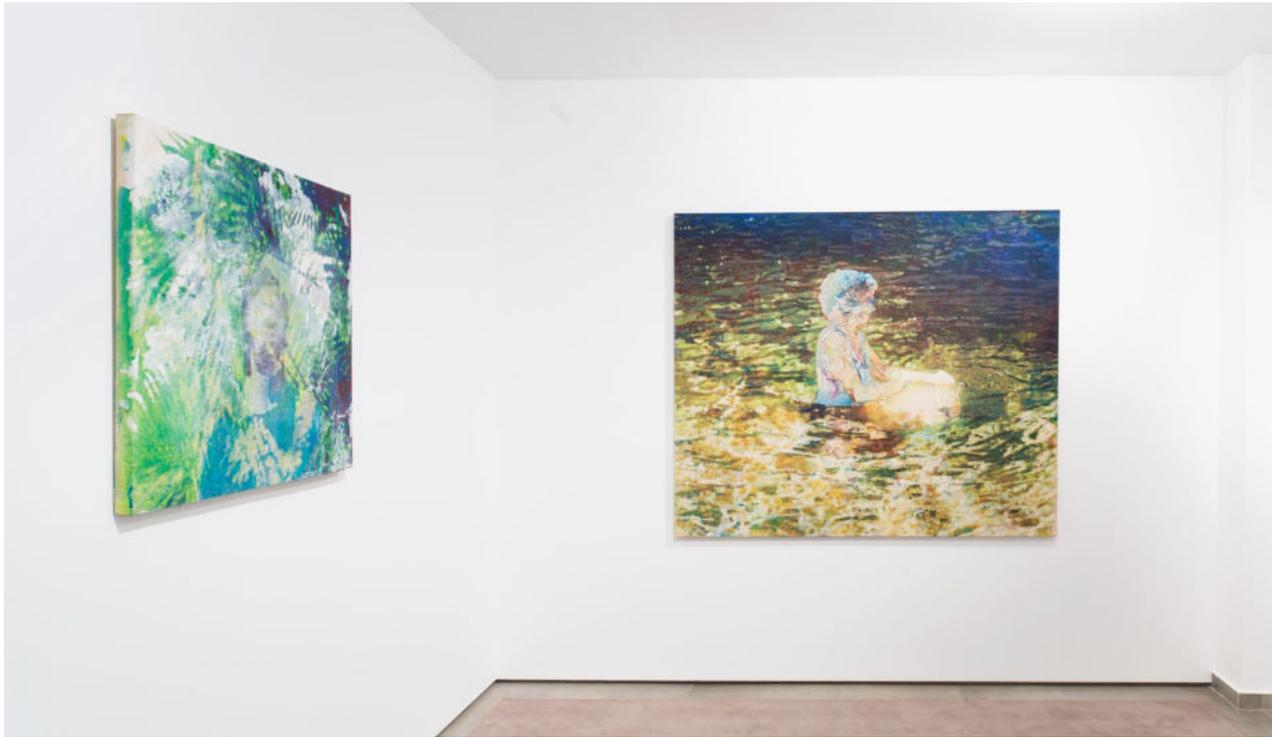
Alexandre Lenoir, *sous le niveau de la mer*
Almine Rech, Paris Matignon
April 14 – May 29, 2021

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *sous le niveau de la mer*
Almine Rech, Paris Matignon
April 14 – May 29, 2021

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *sous le niveau de la mer*
Almine Rech, Paris Matignon
April 14 – May 29, 2021

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Sur le fil / On the Edge*
Almine Rech, Bruxelles
October 15 - December 19, 2020

ALMINE RECH



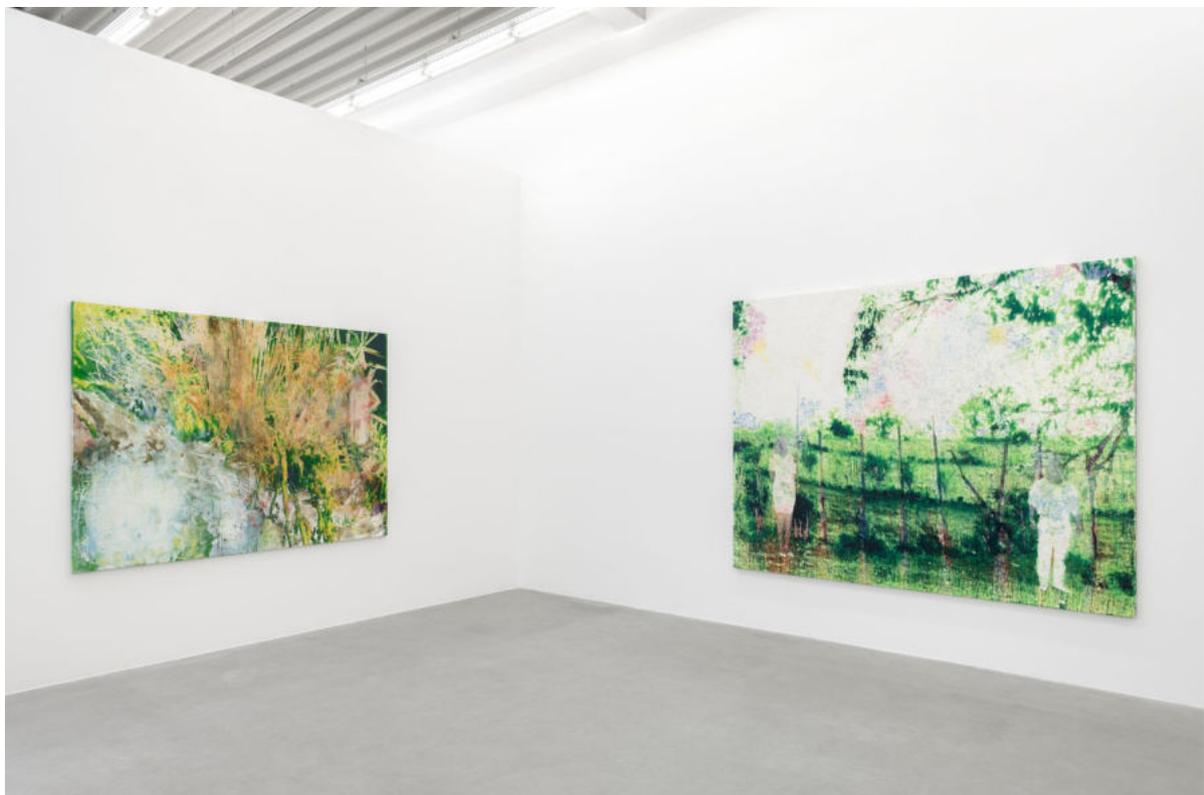
Alexandre Lenoir, *Sur le fil / On the Edge*
Almine Rech, Bruxelles
October 15 - December 19, 2020

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Sur le fil / On the Edge*
Almine Rech, Bruxelles
October 15 - December 19, 2020

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Sur le fil / On the Edge*
Almine Rech, Bruxelles
October 15 - December 19, 2020

ALMINE RECH



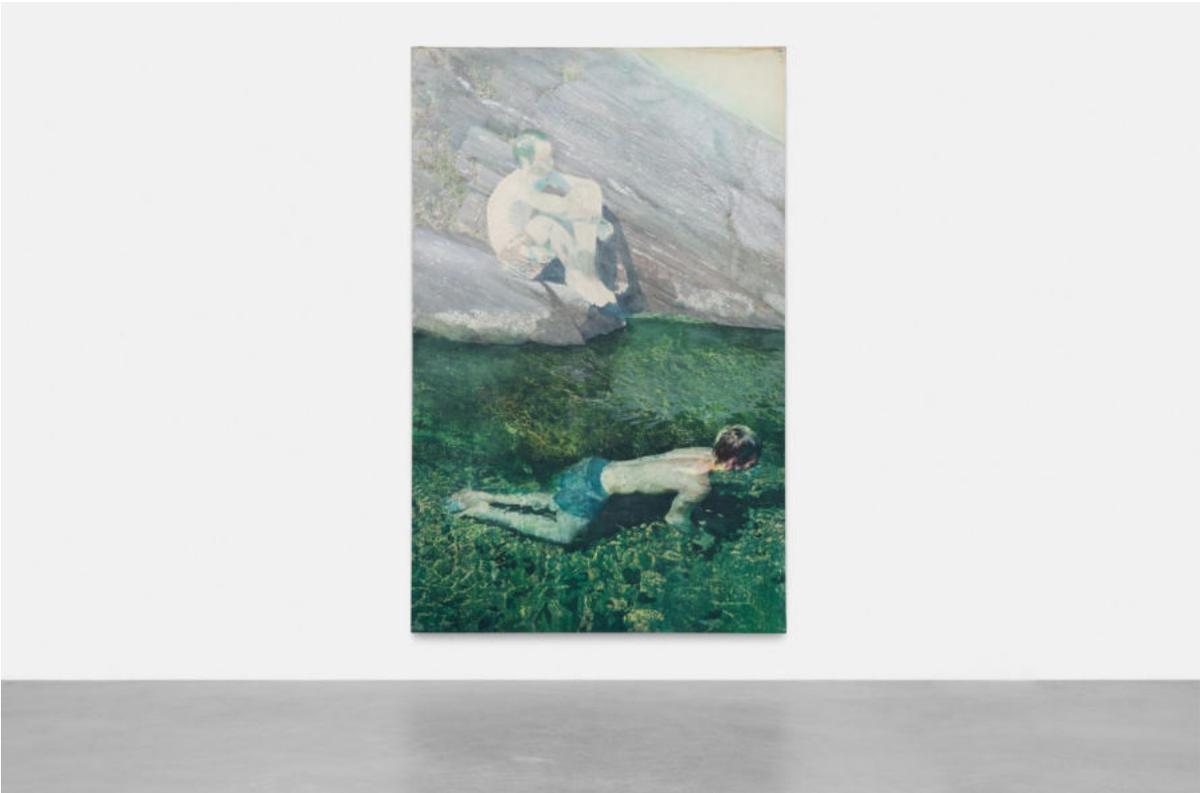
Alexandre Lenoir, *Sur le fil / On the Edge*
Almine Rech, Bruxelles
October 15 - December 19, 2020

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Sur le fil / On the Edge*
Almine Rech, Bruxelles
October 15 - December 19, 2020

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Sur le fil / On the Edge*
Almine Rech, Bruxelles
October 15 - December 19, 2020

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Sur le fil / On the Edge*
Almine Rech, Bruxelles
October 15 - December 19, 2020

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *La vie qu'on mène*
Fondation Sisley, Paris
September 11 - October 25, 2020



Alexandre Lenoir, *La vie qu'on mène*
Fondation Sisley, Paris
September 11 - October 25, 2020



Alexandre Lenoir, *La vie qu'on mène*
Fondation Sisley, Paris
September 11 - October 25, 2020

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir
Almine Rech, Paris
March 07 – April 11, 2020

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir
Almine Rech, Paris
March 07 – April 11, 2020



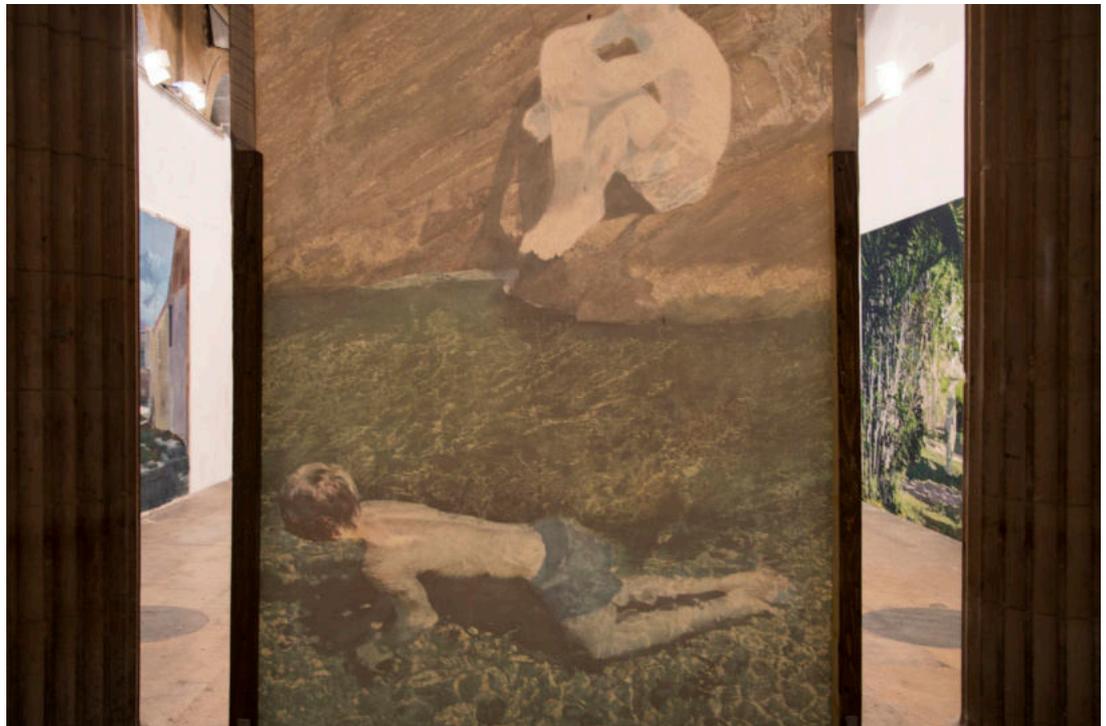
Alexandre Lenoir, *Felicità 17*
Beaux-Arts de Paris, Paris
May 20 July 14, 2017

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Graduate Exhibition*
Beaux-Arts de Paris, Paris
November 2016

ALMINE RECH



Alexandre Lenoir, *Graduate Exhibition*
Beaux-Arts de Paris, Paris
November 2016

Selected Press

VISITE D'ATELIER

Kenol

Si proche (elle occupe le centre du tableau) et si lointaine (elle se fond dans la végétation), la silhouette dépeinte par Alexandre Lenoir arbore une manière d'être au monde qui préfère la fluidité.

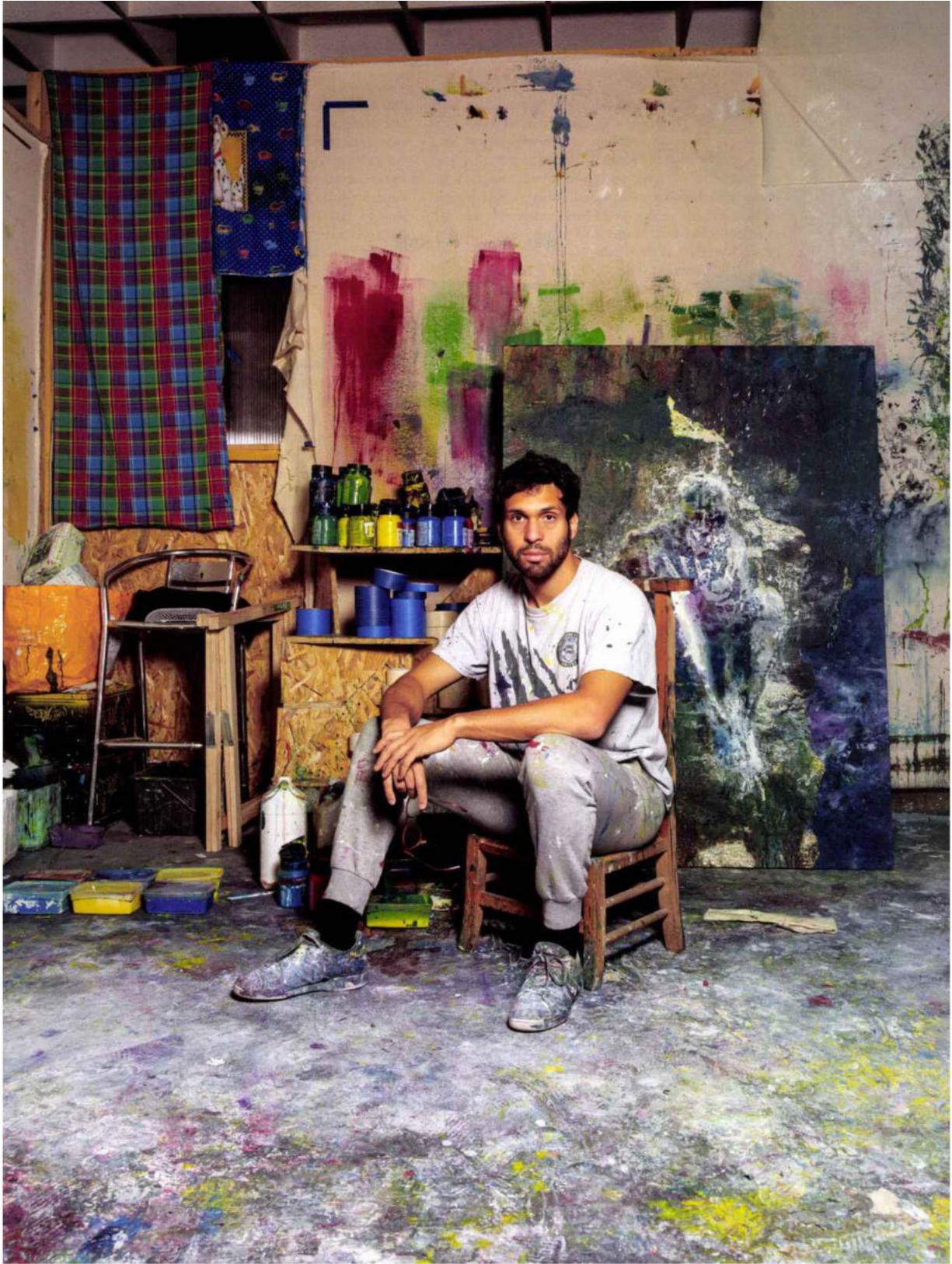
2021, acrylique et huile sur toile de coton, 180 x 143 cm.



Alexandre Lenoir, le nouveau talent scotchant

Avec ses paysages calmes en apparence, le jeune peintre de 29 ans est devenu la coqueluche des collectionneurs. Rencontre avec un technicien rigoureux et fougueux qui utilise un matériau inattendu : le Scotch.

Par Judicaël Lavrador • Photographies François Roelants pour Beaux Arts Magazine



VISITE D'ATELIER | ALEXANDRE LENOIR

C'est le paradoxe de l'époque. En un an et demi, sa peinture a connu un retentissement international fulgurant. Mais elle reste, l'artiste le reconnaît volontiers, encore bien peu connue, voire confidentielle pour tout un pan du public (et pas nécessairement le moins averti). «Cela a été une explosion, oui, mais une explosion sous la mer», explique-t-il. La faute en grande partie à la pandémie qui a affecté, l'une après l'autre, les expositions qu'Almine Rech lui offrait sur un plateau doré. Alexandre Lenoir fait le compte. «En 2020, ma première exposition à la galerie ouvre le 7 mars et ferme une semaine plus tard avec le confinement.» Rebelote à Bruxelles en septembre de la même année, puis en avril dernier dans le nouveau lieu de sa galeriste, avenue Matignon. «Enfin, à New York, il y a un mois, j'ai dû faire l'accrochage à distance, sans pouvoir me rendre là-bas, puisque les frontières étaient encore fermées.» Or, ces péripéties n'ont pas empêché de conclure des affaires. Couronnant ce succès commercial, le prix Jean-François Prat vient d'être alloué à cette nouvelle coqueluche des collectionneurs. Sans lui faire perdre la tête : «C'est une belle réception mais que sur PDF», s'amuse-t-il.

Nous sommes allés le rencontrer à son atelier, situé dans la banlieue sud de Paris, à Antony, où les anciens locaux d'Universal sont désormais occupés par des créateurs de

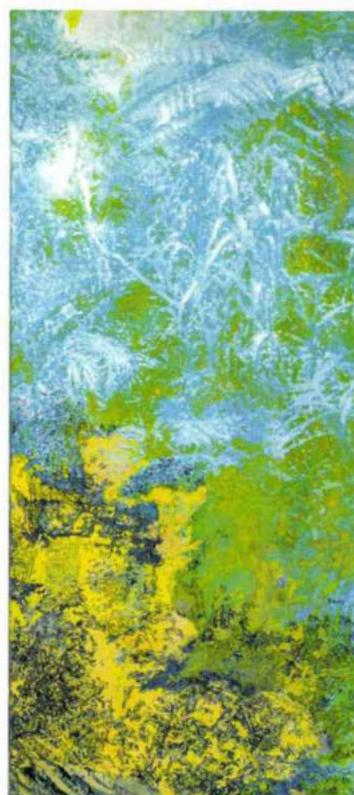
tout acabit (du menuisier au street artist). Que la disparition de cet espace soit prévue dans un an n'inquiète pas du tout Alexandre Lenoir, guère casanier et peu enclin à conserver les traces de l'élaboration de son travail. «Cela incite à ne pas se satisfaire de ce qu'on a. Je n'ai nul besoin de garder ou de posséder quoi que ce soit. C'était pareil aux Beaux-Arts de Paris, compare-t-il. Dans l'atelier de morphologie, on traçait les esquisses des modèles vivants, à la craie, sur de grands tableaux noirs. Et on effaçait, une fois la pose finie, ne retenant finalement que la compétence qu'on avait acquise.» Le jeune homme, âgé de 29 ans, a soif d'apprendre. Et n'a pas trop apprécié la pédagogie, à ses yeux un peu trop stricte, déployée à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Au bout d'un an et demi, après n'avoir pu s'inscrire faute de place aux cours dispensant des leçons de peinture, il accumule précipitamment tous les crédits universitaires qu'il aurait pu mettre cinq ans à obtenir, et disparaît des ateliers du quai Malaquais pour peindre à Paris, en colocation. Il garde cependant un contact étroit avec son maître d'atelier, François Boisrond, le seul, semble-t-il, à avoir cru en cet étudiant que la fougue faisait dévier du tempo et des ornières de l'académie.

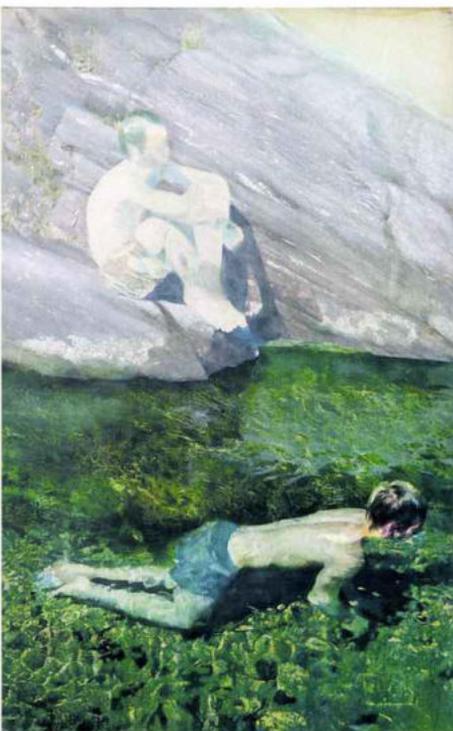
Il n'empêche, fourbir seul ses pinceaux, sa touche, son style requiert une éreintante obstination. Une ténacité déjà aiguisée aux Beaux-Arts, où Lenoir a commencé à mettre au point une vision et une méthode, une manière de

Trois rivières

Ce triptyque joue sur les mots : Trois-Rivières est en effet aussi le nom d'une ville en Guadeloupe, où la mère de l'artiste a grandi.

2021, acrylique et huile sur toile, 261,9 x 128 cm.





peindre et de sentir. Après avoir donné dans l'autoportrait, il puise dans une iconographie élargie aux paysages où s'inscrivent fugacement des silhouettes de ses proches. Mais, au-delà de la question du motif, que peindre? Alexandre Lenoir se pose la question en ces termes: «Comment peindre quelque chose de juste, de naturel, qui reflète ce que je vis, ma relation à l'intériorité, à l'essentialité? Je me suis dit que cela ne devait pas nécessairement avoir lieu en surface, qu'il fallait peindre avec le moins de coups de pinceau possible, seulement avec des couleurs primaires et provoquer le hasard. Une phrase de Niele Toroni me trottaient en tête: travailler à ce que la peinture travaille elle-même.» Le jeune homme tâtonne mais, au bout de trois ans et demi, son processus a mûri.

Des grandes toiles parées de milliers de petits bouts de Scotch

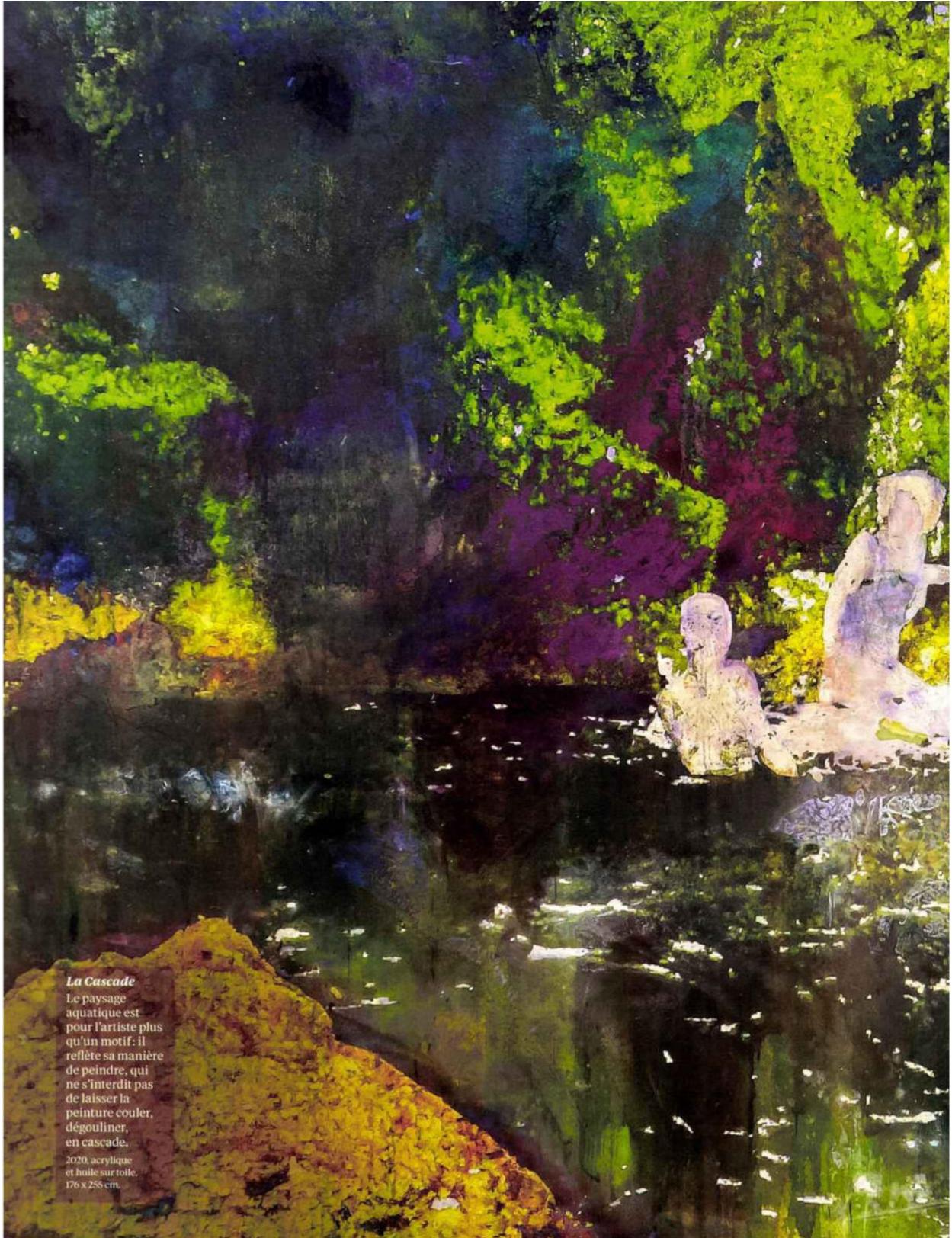
«Je choisis une image de notre album de famille, je la décompose avec Photoshop, de manière à la rendre binaire en masquant soit les zones sombres, soit les zones claires. Je la projette sur une toile et, à nouveau opacifie certains pans au moyen de languettes de Scotch.» Dans l'atelier d'Anthony, sans lumière naturelle, uniquement celle du rétroprojecteur, Alexandre Lenoir joint le geste à la parole. Avec vivacité, il déchire et colle de minuscules bouts de Scotch sur les points lumineux verts. Une partie de la toile est déjà parée d'un autre type d'adhésif, plus poreux à la peinture et collé avec des effets de relief, froissé, en boule. Ces zones-là laisseront la peinture se frayer plus facilement un chemin sur la toile. Ces bouts de Scotch forment en quelque sorte

Autoportrait
Alexandre Lenoir a commencé sa carrière en se prenant pour sujet. Il y revient de loin en loin, en élargissant cependant le cadre au paysage qui l'ombrage.

2021, acrylique et huile sur toile, 164 x 202 cm.

À GAUCHE
Les Cévennes
Dans cette toile qui remonte à une période où le peintre, encore étudiant, élabore sa méthode, l'eau, sa transparence et ses reflets sont déjà de la partie.

2014, acrylique et huile sur toile, 307 x 198 cm.

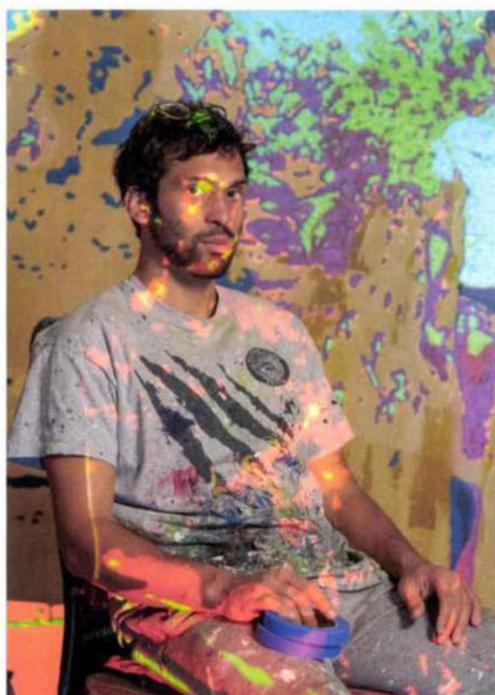


La Cascade

Le paysage aquatique est pour l'artiste plus qu'un motif: il reflète sa manière de peindre, qui ne s'interdit pas de laisser la peinture couler, dégouliner, en cascade.

2020, acrylique et huile sur toile, 176 x 255 cm.





Projeter sur la toile des images intimes aux contrastes modifiés par ordinateur est la première étape du processus pictural. Dans lequel des bouts de Scotch apposés sur les poussières de lumière joueront ensuite leur rôle.

les «tuteurs» de la peinture. Laquelle, une fois appliquée au moyen de larges coups de brosse, va dégouliner en suivant la trajectoire, les sillons, les creux et les bosses qu'ils lui imposent. À certains endroits, l'artiste peint le verso de la toile qui boit le pigment et le laisse apparaître, allégé, au recto. Le protocole implique un nombre d'étapes conséquent et requiert temps et main-d'œuvre. Au début, «il m'a fallu quatre mois pour terminer une de mes premières toiles, et sept mois pour une autre», souffle l'artiste.

Mais ça paye. Il obtient son diplôme et participe à l'exposition des félicités du jury en 2017. Ses toiles, onctueuses et pâteuses à la fois, laissant la peinture occuper tour à tour le dessus et le dessous de manière à envelopper le sujet dans des effets de flou et de transparence, séduisent quelques collectionneurs. Ces derniers jouent le rôle de mécènes auprès du jeune artiste, couronné du prix Thad-daeus Ropac et de celui de la fondation Jean-François et



Marie-Laure de Clermont-Tonnerre. Toutefois, au lieu de surfer sur la vague de cette notoriété naissante, de courir les galeries et de se vendre, il part travailler au Maroc, à Casablanca. Il entend y inventer sa propre économie de travail, son atelier et son mode de production. Parce qu'il lui faut des assistants (pour préparer ses grandes toiles aux milliers de petits bouts de Scotch) et de la place. Et que les prix (de la main-d'œuvre et des mètres carrés) y sont moins élevés qu'en France. Il y reste un an et demi. Peint 40 tableaux. N'en garde finalement que six. «Ce fut un échec, concède-t-il sans ambages. J'ai vu trop grand. J'ai dépensé trop d'argent.»

«Travailler à laisser la peinture travailler»

À son retour chez ses parents, à Chartres, il lui a fallu six mois pour reprendre confiance en lui. «Renouer, dit-il, avec des formats plus petits et des paysages extérieurs,



alors qu'au Maroc je ne faisais que des toiles d'intérieur avec une lumière artificielle.» En janvier 2019, il installe son atelier à Antony, dans un box d'à peine 30 m². Il y travaille tôt, toute la journée et le soir, ouvre aux curieux et aux amateurs d'art les portes d'un espace de stockage qu'il s'est trouvé dans le XX^e arrondissement. C'est là qu'Almine Rech découvre son travail. Et lui déroule le tapis blanc des cimaises de sa galerie début 2020. On connaît la suite.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Même si le marché et le succès semblent avoir pris en main le destin d'Alexandre Lenoir, lui continue, bille en tête, à «travailler à laisser la peinture travailler». Et, à triturer ses toiles en augmentant son protocole. Dans l'atelier, on voit ainsi qu'il laisse un pan de sa toile traîner au sol, qu'il ne s'interdit pas de marcher dessus pour peindre la partie qui est fixée au mur. À ses yeux, l'atelier, du sol au plafond, fait ainsi office de châssis, de cadre élargi de la toile. Mieux : l'atelier est au travail avec

l'artiste. Il n'est pas seulement le cadre indifférent où la peinture a lieu. Il met la main à la pâte. D'ailleurs, une autre toile a été frottée au sol, dans une flaque de peinture blanche et de white-spirit versée là par l'artiste. On en voit encore la trace par terre. Et sur le tableau accroché au mur figurant des eaux lustrales où se baigne un personnage dont le visage prend des teintes roses et un grain tendre. Au terme d'un processus qui aboutit à rendre la figure humaine évanescence, voire abstraite, Alexandre Lenoir prend désormais plaisir à lui rendre sa carnation. «Quand je suis seul, le dimanche soir, je renoue avec le pinceau. Je retouche les silhouettes. Cela demande une certaine force, des tripes, du cœur.» Est ainsi formulé le paradoxe qui rend cette œuvre si tendue : elle ne cesse de contrecarrer les plans conceptuels et techniques qu'elle a traversés pour rejoindre une autre conception de la peinture, plus expressionniste, plus lyrique, plus incarnée. ■

Trois enfants

Privilégier les couleurs primaires n'interdit pas de faire éclater sur la toile, à force de mélange et de réactions chimiques entre les pigments, une palette électrique, un nuancier onirique.

2021, acrylique et huile sur toile, 303 x 227 cm.

What's up ?

Par Matthieu Jacquet



42

1
LA SÉRIE OPTICKS
DE HIROSHI SUGIMOTO
À LA GALERIE MARIAN
GOODMAN

La quête photographique ininterrompue de Hiroshi Sugimoto est, depuis bientôt cinq décennies, celle d'une retranscription de l'infini sur pellicule. À 73 ans, le photographe japonais connu pour ses paysages contemplatifs et silencieux en noir et blanc, d'étendues d'eaux parfaitement planes ou d'architectures floues, dévoile à la Galerie Marian Goodman une nouvelle série entamée en 2018. Baptisée *Opticks*, celle-ci joue minutieusement avec la lumière et un prisme optique pour créer sur des films Polaroid des dégradés de couleurs saisissants, versant dans l'abstraction totale.

Sur rendez-vous jusqu'au 22 mai à la Galerie Marian Goodman, Paris III*.

2
LA PREMIÈRE
MONOGRAPHIE
FRANÇAISE DE ZANELE
MUHOLI

Consacrée récemment à Londres par une grande rétrospective à la Tate Modern et bientôt à la MEP à Paris, la photographe sud-africaine Zanele Muholi publie enfin sa première monographie en langue française. Au programme, 96 visages en noir et blanc capturés par cette "activiste visuelle" qui, depuis les années 2000, pose un regard émouvant et engagé sur les femmes noires et LGBTQ+, réprimées et invisibilisées dans son pays d'origine (et ailleurs). À mieux regarder les clichés contenus dans ce beau livre, on découvre que ces personnages ne sont qu'une seule et même personne : l'artiste elle-même, métamorphosée au fil des pages pour incarner son combat puissant.

Somnyama Ngonyama – Salut à toi, Lionne noire! de Zanele Muholi, sortie le 15 avril aux éditions Delpire & Co.

3
WOLFGANG TILLMANS
À LA GALERIE CHANTAL
CROUSEL

Photographe de l'intime, de la jeunesse et surtout du vivant, l'Allemand Wolfgang Tillmans capture dans ses images sensibles et poétiques les dessous du réel, des détails du corps humain aux secrets de la nature, en passant par les repaires des cultures underground. Corps dénudés en sueur, fleurs parsemées de rosée, nuées abstraites ou encore texture du tissu d'un vêtement... ses sujets, l'artiste les examine scrupuleusement pour en extraire l'élément majeur, en sublimer le détail passé inaperçu qui fera désormais toute leur force. La Galerie Chantal Crousel lui consacre une nouvelle exposition personnelle.

Du 17 avril au 29 mai à la Galerie Chantal Crousel, Paris III*.

4
ALEXANDRE LENOIR
À LA GALERIE ALMINE
RECH

L'avenue Matignon s'est imposée comme le nouvel eldorado des galeries d'art. Kamel Mennour, Perrotin ou encore la londonienne White Cube ont toutes investi cette artère du VIII^e arrondissement parisien. Almine Rech suit aussi le mouvement, inaugurant en janvier dernier une antenne complémentaire à son adresse du Marais. Pendant un mois, elle y présente les toiles du jeune peintre français Alexandre Lenoir : des paysages aussi liquides qu'éthérés à l'échelle 1, irradiés par la lumière du soleil et animés par les couleurs de la végétation ou l'ondoiement de l'eau.

Du 14 avril au 11 mai à la Galerie Almine Rech, 18, avenue Matignon, Paris VIII*.

Expositions et livres

à ne pas rater

Press Reviews

'IN PICTURES Notre sélection parmi les expositions dans les galeries parisiennes',
Art Newspaper, March 2020

IN PICTURES

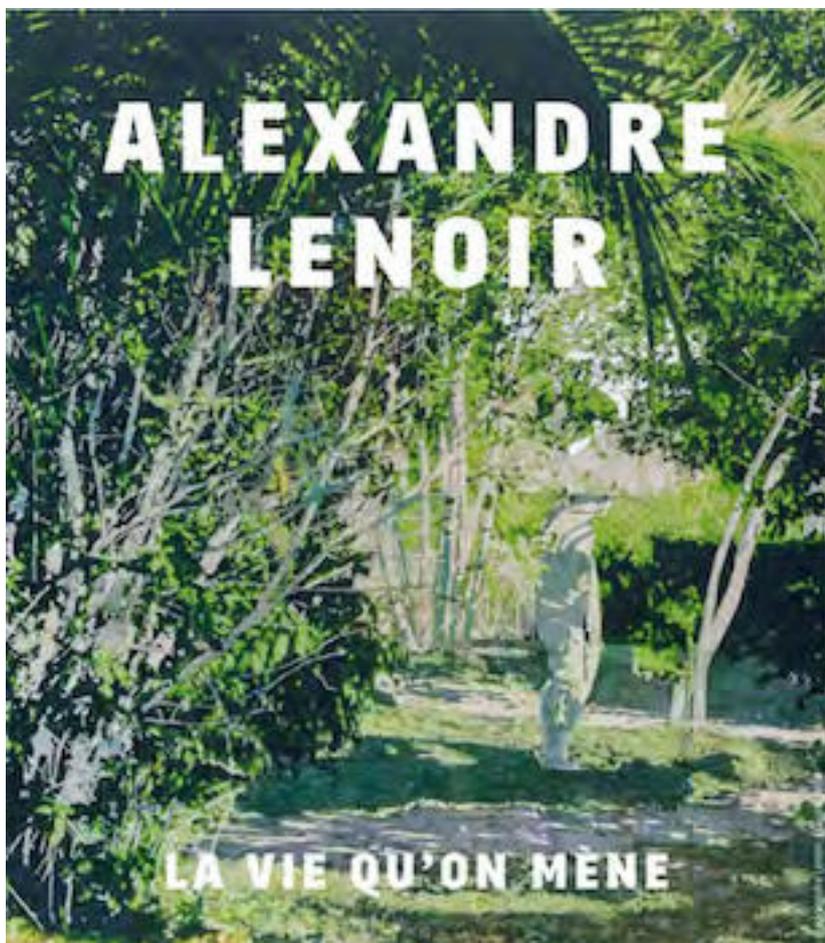
*Notre sélection parmi les expositions
dans les galeries parisiennes*

La galerie Almine Rech présente à Paris une série de peintures récentes d'Alexandre Lenoir qui construisent, dans une esthétique vaporeuse, des images aux frontières incertaines, entre les souvenirs et la vie quotidienne.
« Alexandre Lenoir », jusqu'au 11 avril,
Almine Rech, 75003 Paris,
www.alminerech.com

Vue de l'exposition « Alexandre Lenoir »,
2020. © Galerie Almine Rech



“La vie qu’on mène” – L’exposition d’Alexandre Lenoir



Le Trois Cinq Friedland donne carte blanche à l'artiste Alexandre Lenoir, diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2016, représenté par la Galerie Almine Rech depuis mars dernier.

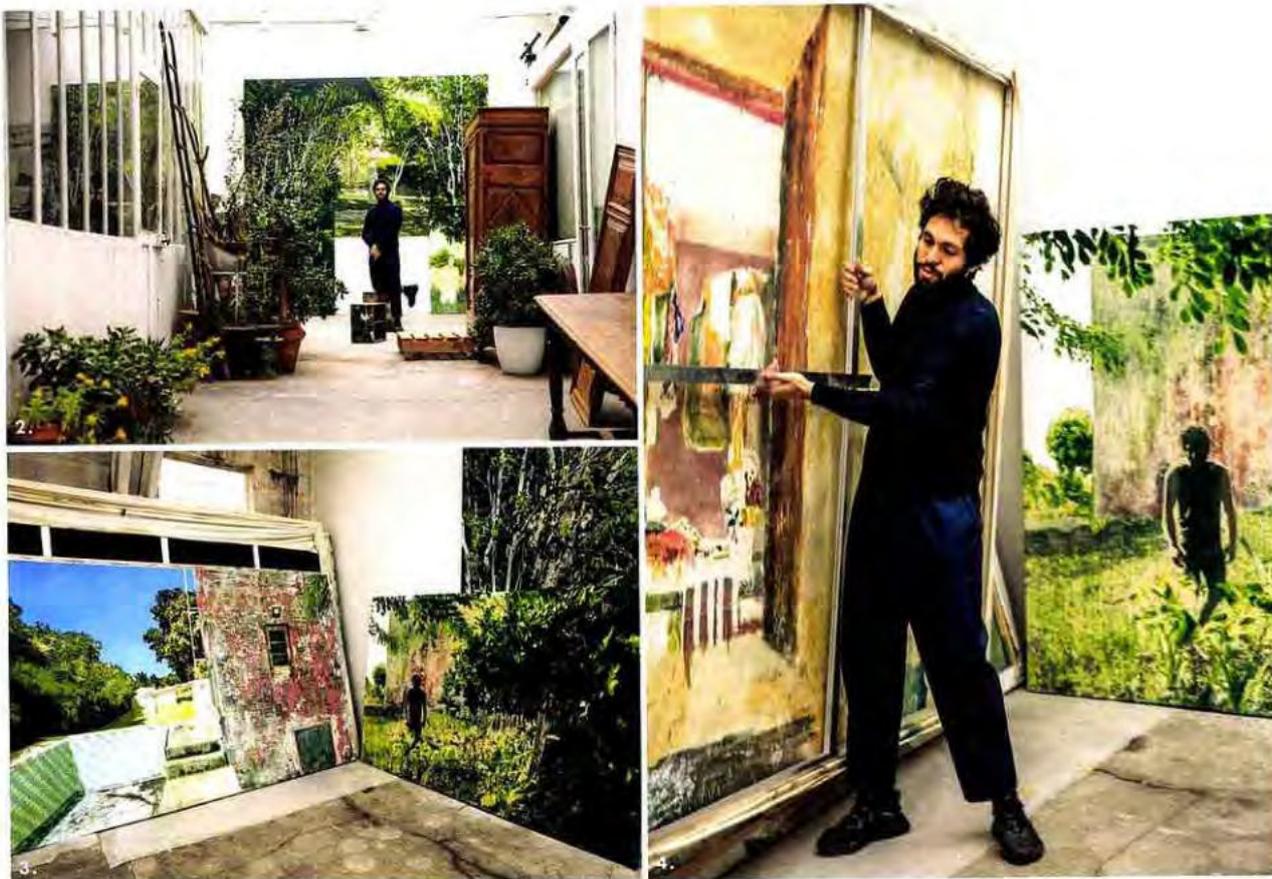
C'est l'immense baie vitrée du siège de Sisley, surface de lumière ouvrant sur le jardin, qu'Alexandre Lenoir a choisie comme espace métaphorique de sa peinture. L'installation en all over d'une dizaine de ses toiles recouvre et filtre la lumière.

Dans ce panorama de 13 mètres par 5 mètres, les scènes de chacune des peintures débordent de leur châssis, s'émancipent de leur récit et se démultiplient en autant de rencontres possibles, de moments vécus ou rêvés, flottants et fantomatiques, présents et architecturés. L'image picturale de ces grands formats, dont la source photographique est autobiographique, se stabilise et apparaît sur la surface de la toile par un ensemble de procédés de recouvrement et réserve, entre matières peintes résiduelles et toile à peine enduite, ou crue.

Du 11 Sep 2020
Au 25 Oct 2020

www.sisley-paris.com

L'ARTISTE



1. L'atelier d'Alexandre Lenoir, au centre *Hangar*, 2019, acrylique sur toile, 215x327 cm, à gauche, *Jardin*, 2019, acrylique sur toile, 170x260 cm, à droite *Saint-Charles*, 2019, acrylique et huile sur toile, 175x289 cm. 2. Au fond de l'atelier de l'artiste, *Colisée*, 2016, acrylique sur toile, 265x410 cm. 3. *Palmeraie*, 2015, acrylique sur toile, 204x312,5 cm. 4. Alexandre Lenoir devant le dos de la toile *Palmeraie*, acrylique et huile sur toile, 2017, 214x224 cm, derrière lui, *Jardin*, 2019.

PLUS VRAI QUE NATURE

QUAND LES JEUNES ARTISTES SE RÉAPPROPRIENT LA PEINTURE ET LA RÉINVENTENT, EXPÉRIMENTANT DIFFÉRENTS PROCESSUS DE CRÉATION, LA TOILE ALORS SORT DU CADRE. LES ŒUVRES D'ALEXANDRE LENOIR RENDENT TANGIBLES LES ÉLÉMENTS : LE BRUISSSEMENT DES FEUILLES, LE RUISSellement DE L'EAU, LA RÉFRACTION DU SOLEIL SUR UN MUR, LA CLARTÉ DE L'AIR. TEXTE **Virginie Bertrand**

« Travailler la peinture afin qu'elle éclore d'elle-même. » 28 ans, jeune diplômé des Beaux-Arts de Paris avec les félicitations, Alexandre Lenoir fait en un an et demi les cinq ans d'études habituels. « J'ai engrangé lors de ces premières années plus qu'il ne m'en fallait, puis j'ai voulu prendre le temps de la toile, chez moi, dans mon espace vide. Une des premières, *Les Cévennes*, m'a demandé quatre mois. » Il fait référence à l'incarnation des sujets de Fra Angelico, aux accumulations de matières d'Eugène Leroy, aux traits répétitifs de Marc Couturier ou aux peintures blanches de Qiu Shihua se révélant sous une observation attentive, pour mieux s'en détacher. Les toiles d'Alexandre Lenoir hypnotisent, apparaissant réellement, irréellement, pareilles à un mirage, en trois dimensions quand on s'en écarte, révélant mille détails à leur approche. Il raconte avec générosité, simplicité, sa technique ou plutôt ses techniques : « Chaque élément est abondé différemment, non dans la volonté de les représenter mais de les incarner, de faire émerger de la toile l'eau... dans son cœur. » Il initie des procédés qui lui sont propres, presque alchimiques. « Je travaille dans l'obscurité, avec des masquages.

J'appose du Scotch, puis des lavis les uns sur les autres, me restreignant aux couleurs primaires. Je ne dessine pas par exemple un brin d'herbe, c'est lui qui pousse dans une coulée de peinture, s'immisçant sous les bandes de Scotch... et lorsque je les retire, je découvre mon travail. Ce procédé est proche de la photographie, avec cette latence dans l'image qui arrive progressivement. » L'artiste peint aussi au dos de la toile pour faire ressurgir sur le devant la saleté des joints d'une piscine vide, ou encore la plaque contre un mur de pierre afin qu'elle s'en imprègne. « Ce qui m'intéresse, c'est de créer un rapport sensible avec la peinture, le personnage s'allège, laisse place à l'imaginaire, au souvenir. » Et le spectateur, car il y a une dimension spectaculaire dans ses tableaux très grand format, devient cet homme, au centre de l'œuvre. L'artiste transmet ce rapport intime qu'il instaure quand il peint. Magique. Alexandre Lenoir est représenté par la Almine Rech Gallery.

**FONDATION SISLEY-
MAISON SISLEY**

Exposition à partir du 11 juin.
11, avenue de Friedland,
75008. Tél. 01 86 21 11 11.

L'ARTISTE



ALEXANDRE LENOIR, DES PEINTURES INDIRECTES

Pour la première fois à Paris, la galerie Almine Rech expose un choix de tableaux de cet artiste qui compose avec le hasard.

PARIS. Il dit que son atelier est près d'Orly, et l'on pense à *La Jetée*, à cet homme filmé par Chris Marker à la recherche d'un souvenir d'enfance, qui est celui du jour de sa propre mort. La plupart des tableaux d'Alexandre Lenoir ont quelque chose d'invisible, de fantomatique presque. Sa peinture nécessite du temps, le temps des gestes et celui des éléments. Né d'un père qui s'occupait d'animaux dans la campagne avoisinante de Chartres et d'une mère guadeloupéenne, il peint des paysages et quelques intérieurs, parfois peuplés, parfois pas, dans lesquels l'image joue avec l'abstraction.

UN PROCESSUS PICTURAL AU LONG COURS

Une série d'autoportraits réalisés avec des couleurs primaires et du blanc – pour créer un espace à part – lui a permis d'entrer à l'École nationale supérieure des beaux-arts, à Paris. Après son diplôme, il s'installe un an à Casablanca, où il a achevé de construire ses outils, dans l'objectif de peindre le plus indirectement possible. Il utilise d'abord la technique du masquage, avec des morceaux de ruban adhésif qui s'enfoncent dans la matière avant d'être retirés et de laisser apparaître le feuilletage de la couche picturale. Son geste se produit presque à l'aveugle, dans une obscurité éclai-

rée seulement par les rayons d'un vidéoprojecteur.

Il travaille aussi par arrachage, quand il appose la face de la toile contre un mur ou une bâche préalablement recouverte de peinture à l'huile ou de white-spirit, qui remontent à la surface en séchant. Il lui arrive d'arracher la surface du tableau ainsi obtenue, à la manière des affichistes des années 1960, laissant au hasard le choix de la composition des couleurs. Il cite volontiers Marc Couturier et ses rencontres « épiphaniques » avec des images et des objets. Selon les cas, il macule le verso de ses toiles de grandes taches de couleur, qu'il dispose selon son souvenir de la composition au recto. La correspondance entre les deux faces de l'œuvre laisse une large part à l'intuition, comme dans une sorte de translation très maîtrisée dans son geste, et dont le résultat n'est pas totalement contrôlé. Lorsque la toile est retournée, ce procédé pictural a pour effet de creuser de surprenantes profondeurs, qui donnent aux images un mystère diffus.

Ce n'est qu'à la toute fin de ces longs processus, qui peuvent prendre plusieurs mois, qu'Alexandre Lenoir découvre ses peintures, et qu'il décide de les conserver ou non. Il faut du temps pour que ces images apparaissent à nos yeux, un peu à la manière dont les images photographiques se révèlent. Elles imposent

chacune la bonne distance à laquelle les regarder, une distance qui permet à leurs éléments épars de se cristalliser. Ce n'est pas autrement que l'on regarde Eugène Leroy. Les scènes qui se dessinent dans ces œuvres sont en général celles dont on devine qu'elles sont les plus intimes.

Au Maroc, Alexandre Lenoir s'est confronté à la lumière et à l'espace, à la tentative de représenter les ciels de la palmeraie, à force de couches et de couches de peinture. Ses ciels en deviennent presque plus solides que les bâtiments qu'ils surplombent, dont les murs sont comme des portes qui s'ouvrent vers de nouvelles questions picturales. De retour en France après ce séjour, il a voulu s'intéresser davantage aux matières et à la dimension d'objet de sa peinture – par exemple, avec des traces de rouille qui surgissent de derrière la toile.

Lorsque la toile est retournée, ce procédé pictural creuse de surprenantes profondeurs qui donnent aux images un mystère diffus.

Même s'il se ménage des instants de solitude dans l'atelier, Alexandre Lenoir a souvent des collaborateurs. Au Maroc, il s'était entouré d'ouvriers auxquels il a progressivement laissé une place de plus importante dans son processus de création. De retour en France, il a repris le contrôle de ses toiles, aidé de quelques assistants – plus classiquement des étudiants d'écoles d'art. Une autre bascule s'est produite. Il dit aujourd'hui se laisser aller davantage au plaisir de peindre, se laisser la liberté d'apposer des toiles enduites de peinture sur la surface du tableau pour évoquer le drapé



d'un rideau bleu, de faire surgir un coin de ciel familier dans le feuillage des arbres d'une forêt touffue, loin du regard sur les maîtres. De la peinture, c'est ce qu'il fait.

ANAËL PIGEAT

« Alexandre Lenoir », 7 mars-11 avril 2020, Almine Rech, 64, rue de Turenne, 75003 Paris, alminerech.com



Alexandre Lenoir, *Casablanca*, 2018, acrylique et huile sur toile. Courtesy de l'artiste et Almine Rech. Photo Rebecca Fannele

Trois questions à... Almine Rech

Après Paris et Bruxelles, vous avez ouvert des espaces à Londres, New York et Shanghai en juillet dernier. Êtes-vous satisfaite de ces expériences et imaginez-vous d'autres développements internationaux ?

Pour le moment, je ne prévois pas d'autres ouvertures. Ouvrir un espace est en général une question de personnes et de circonstances. Bruxelles, j'y ai vécu un certain nombre d'années, et j'ai eu envie d'y implanter la galerie. Ensuite, un de mes collaborateurs déménageait à Londres, et je voulais continuer à travailler avec lui. Pour New York et Shanghai, ça a été la même chose. Aujourd'hui, il faut voir comment évolue la situation anglaise, mais il me semble que pour le marché de l'art, cela ne va pas changer grand-chose.

Votre programmation semble refléter un nouvel élan pour la peinture.

Je me suis rendu compte qu'il y

avait un dogme, notamment en France, selon lequel une génération de critiques et d'écrivains était anti-peinture – ce qui n'était pas le cas en Allemagne ni aux États-Unis. L'art conceptuel était devenu si fort qu'ils reniaient la peinture comme quelque chose de passéiste. Aujourd'hui, cette peur s'est diluée. Les artistes se sont libérés et se laissent aller au geste impulsif et naturel qui est celui du peintre.

Comment avez-vous rencontré Alexandre Lenoir ?

J'ai eu vent de son travail par une de mes collaboratrices et par un collectionneur que j'aime beaucoup. Je suis allée le voir dans son atelier – ce que je fais régulièrement quand on me parle d'un artiste que je ne connais pas. Il m'a montré l'évolution de son travail, de ses œuvres les plus anciennes à aujourd'hui. Actuellement, nous parlons avec lui très sérieusement d'une collaboration à long terme. N'ayant pas d'espace libre pour faire une exposition, nous avons improvisé en transformant un show-room en *project room* – ce que nous allons développer, car c'est très dynamisant pour la galerie.

Alexandre Lenoir, *Dominique*, 2020, acrylique et huile sur toile. Courtesy de l'artiste et Almine Rech. Photo Rebecca Fannele

Press Reviews

Matthieu Jacquet 'Plongez dans les paysages liquides d'Alexandre Lenoir à la galerie Almine Rech', Numéro Art, March 2020

Plongez dans les paysages liquides d'Alexandre Lenoir à la galerie Almine Rech

NUMÉRO ART

Âgé de 28 ans, l'artiste Alexandre Lenoir peint à l'échelle 1 des paysages à la frontière de la figuration et de l'abstraction. Le 7 mars, ce Français diplômé des Beaux-arts de Paris inaugurerait sa toute première exposition monographique à la galerie Almine Rech. Bien que de nombreuses galeries aient été contraintes de fermer leurs portes au public, *Numéro* s'est entretenu avec l'artiste afin de revivre son exposition virtuellement.

Propos recueillis par **Matthieu Jacquet**



Sur ses toiles de 2 mètres par 3, Alexandre Lenoir peint des moments suspendus entre le réel et le rêve, irradiés par la lumière du soleil et animés par les couleurs de la végétation luxuriante des jardins ou l'ondoiement des reflets de l'eau. Dans ces décors chatoyants et intimes où les quelques personnages diffus semblent se fondre jusqu'à disparaître, un élément s'élève, triomphant : la peinture. Face à cet impressionnant déploiement de matière, appliquée scrupuleusement par le peintre pendant des mois à travers de nombreuses couches de lavis, le spectateur n'a d'autre choix que de se laisser immerger dans ces paysages à taille humaine, aussi liquides qu'éthérés. À l'occasion de sa toute première exposition à la galerie Almine Rech, actuellement fermée au public, *Numéro* s'est entretenu avec ce jeune artiste français

Numéro : Tout d'abord, comment la situation actuelle impacte-t-elle votre pratique artistique?

Alexandre Lenoir : J'ai mon atelier à Paris où nous sommes trois, mais en ce moment je travaille dans un atelier à la campagne. Après l'exposition chez Almine Rech, j'avais besoin de me retrouver seul et de retrouver un rapport direct avec ma peinture. Quand je suis tout seul, je peux me permettre de prendre des risques qui m'amènent à découvrir de nouvelles manières de travailler.

Comment a commencé votre histoire avec la peinture?

J'ai découvert la peinture à l'âge 17 ans, quelques mois avant d'entrer aux Beaux-Arts de Paris. À partir du moment où j'ai commencé à la peinture je n'ai plus touché à autre chose, ni au dessin ni à la sculpture. Dès le départ, j'ai eu l'intuition de peindre à échelle 1, d'utiliser les trois couleurs primaires et le blanc comme une matière : ces critères sont devenus mon fer de lance. Jusqu'à présent, j'ai conservé la même manière de travailler en opérant des focus différents.

“Lorsque l'on rentre dans l'une de mes expositions, je n'ai pas envie que l'on se pense face à un tableau mais plutôt dans un rapport entre l'humain et la matière.”

Avez-vous été confronté à un rejet de la peinture durant vos études et les débuts de votre carrière?

Durant les premières années de ma pratique, je n'avais aucune intention de m'inscrire dans une filiation liée à l'histoire de la peinture, qui possède un héritage très impressionnant. Dès que l'on rentre aux Beaux-arts de Paris on y voit écrit en lettres d'or “Poussin” et “Ingres”, on peut vite être effrayé! C'est pourquoi j'ai choisi de considérer la peinture avec un “p” minuscule, à l'état de matière. Ainsi, lorsque j'ai voulu représenter de l'eau, je me suis enfermé dans mon atelier pendant des jours et j'ai pris le temps de trouver ma propre manière de le faire plutôt que de m'inspirer de la façon dont les peintres l'avaient fait auparavant. C'est important de faire sortir le travail du fond de nous-mêmes, que la technique émane du rien. Lorsque l'on rentre dans l'une de mes expositions, je n'ai pas envie que l'on se pense face à un tableau mais plutôt dans un rapport entre l'humain et la matière.

Vos sujets évoquent souvent des scènes intimes du quotidien, dans l'encadrure d'une maison ou la végétation luxuriante d'une forêt. Comment les choisissez-vous?

J'utilise beaucoup de prises de vue que j'ai faites, mais jamais dans une perspective photographique : quand je prends un cliché, je pense tout de suite à ce qu'il pourrait donner en peinture. Ensuite, je plonge mon atelier dans le noir et je projette en vidéo projecteur l'image à l'échelle de mon support afin de définir une architecture, une base. Cela m'amène à en masquer plusieurs parties jusqu'à ce que certaines formes m'échappent totalement. Je souhaite que la peinture me lie avec le spectateur, qu'il puisse se l'approprier comme s'il avait vécu le moment, et cette technique de figuration partiellement maîtrisée permet cela.



Alexandre Lenoir, "Les Cévennes".



Alexandre Lenoir, "La source" (2019). Acrylic and oil on canvas, 204x142cm

Vous choisissez d'investir de très grandes surfaces qui créent un rapport d'échelle immédiat avec le spectateur. Pourquoi?

C'était un choix très spontané, car mes premières peintures mesuraient déjà 2 mètres par 1,25 mètre. Si certains voient la peinture comme une fenêtre sur le monde, je vois mes toiles comme des portes : des portes vers le végétal, vers des moments de vie... Je souhaite provoquer une immersion qui crée une ambiguïté avec l'objet que l'on regarde. Lorsque l'on sait qu'on regarde un tableau, il n'y a pas de doute, mais face à l'un de mes objets hybrides qui prennent toute la surface du mur, et dont les gouttes sont exactement à la même taille que dans la réalité, on a cette demi-seconde d'incertitude pour se demander : est-ce la toile qui est dans notre espace ou nous qui sommes dans l'espace de la toile? C'est cette juxtaposition des réalités qui m'intéresse.

“Je souhaite que la peinture me lie avec le spectateur, qu'il puisse se l'approprier comme s'il avait vécu le moment.”

Votre procédé pictural passe notamment par la révélation, à l'aide de morceaux de scotch que vous recouvrez de peinture puis retirez une fois la surface sèche. D'où vous est-venue cette idée?

Cela a commencé avec une toile intitulée *Les Cévennes*, où pour représenter la surface de l'eau et ses reflets, je devais trouver une manière d'appliquer le moins de coups de pinceau possible. Sont alors entrés en scène les scotchs, qui étaient une manière de préparer le terrain à mes lavis de peinture que je passais latéralement sur la toile comme une imprimante. À la fin, lorsque j'ai ôté les scotchs, j'ai vu une image comme si je l'avais rêvée, dont l'architecture et les cadres étaient présents à l'origine mais à l'intérieur de laquelle la peinture a pris toute sa place. Par la suite, j'ai développé un rapport très intime avec cette méthode translative qui m'amène à masquer, recouvrir puis découvrir. En somme, c'est une forme de révélation qui peut évoquer la révélation en photographie. Celle-ci me permet de laisser un espace de liberté au spectateur qui regarde la toile à la fin, car je ne veux pas être le seul à lui imposer l'image.

“Est-ce la toile qui est dans notre espace ou nous qui sommes dans l'espace de la toile? C'est cette juxtaposition des réalités qui m'intéresse.”

La réalisation et la finalisation de vos toiles prend souvent des mois, voire des années. Quand et comment décidez-vous que l'œuvre est achevée?

Comme je ne vois pas la surface de la toile quand je la travaille, je sens seulement l'énergie qu'elle a pu recueillir et la fin s'impose par elle-même. Ma manière transversale d'envisager la peinture m'impose sa finalité : une fois que j'enlève les scotchs, je n'y retouche plus. C'est assez difficile, d'accepter quelque chose qu'on ne voit pas, mais c'est aussi cela qui m'intéresse. En plus de la peinture, mes assistants et moi donnons de l'énergie humaine et c'est elle qui peint, au-delà de nous, de notre désir et de notre œil.



Alexandre Lenoir, "Dominique" (2020). Acrylic and oil on canvas, 176x267cm

“Le travail artistique a une valeur, et il ne s’agirait pas de la galvauder en la substituant par son image numérique.”

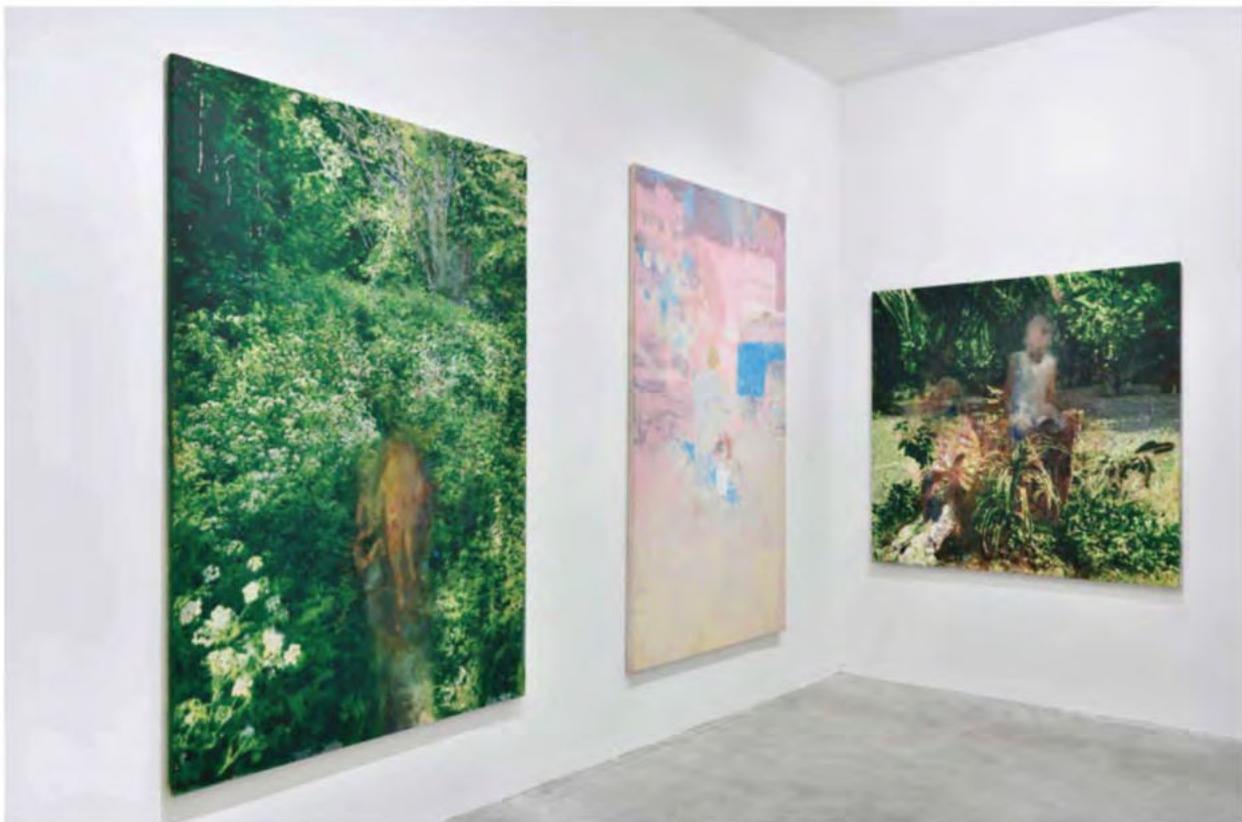
Ces dernières semaines, on a vu des artistes, musées, foires, galeries et commissaires redoubler d'idées pour exposer de l'art sans passer par l'expérience *in situ*. Vous avez vous-même proposé des vues à 360° de vos installations. Quel regard posez-vous sur ces initiatives?

Il y a à peu près 5 ans, j'ai réalisé des Google Street Views afin de présenter mes toiles au mieux sur Internet, en les installant dans ces espaces virtuels autour desquels on peut tourner. C'était pour moi une manière de donner plus d'informations qu'une photographie de la toile en provoquant une expérience plus immersive. Actuellement, chaque artiste, musée et galerie cherche à tenir le fil et garder la connexion avec son public, et c'est important. Le média principal est la plupart du temps notre téléphone, qui est à la fois un outil très intéressant mais dont je me méfie. Le travail artistique et plastique a une valeur, et il ne s'agirait pas de la galvauder en la substituant par son image numérique. Le piège dans lequel on pourrait tomber, c'est que le virtuel permette de faire en moins bien ce que l'on peut déjà faire dans la réalité. Or, le virtuel offre des possibilités infinies et permet de recréer des expériences, on le voit d'ailleurs en ce moment avec des artistes qui utilisent Instagram ou Tik Tok comme de véritables supports d'expression. Il faut envisager ces réseaux comme de véritables plateformes créatives plutôt que de simples outils de communication. Je pense qu'à posteriori, ce qui va se passer sera très intéressant. De nouvelles idées s'inspireront de ces essais et tâtonnements que l'on observe aujourd'hui.

“En l’espace d’une semaine, beaucoup de choses ont changé mais l’art reste un repère immuable et universel.”

Pourquoi pensez-vous que l’art est particulièrement nécessaire en ces temps difficiles?

L’art est l’une des seules choses qui ne peut pas changer et ne peut pas être remis en question de manière arbitraire. Dans une période comme celle que l’on vit actuellement, tout est chamboulé : nos héros d’aujourd’hui sont des personnes qu’on détestait juste avant, et inversement, on recrée un rapport à soi-même... En l’espace d’une semaine, beaucoup de choses ont changé mais l’art reste un repère immuable et universel.



Alexandre Lenoir. Vue de l'exposition à la galerie Almine Rech (mars 2020)



*Landes, vue de dos – Acrylique sur toile de coton
2016 – 300 x 200 cm*

On parlera du format, des couleurs, des formes mais pas avant d'avoir écrit sur les sensations que la toile procure. Car c'est avant tout une alchimie que le travail d'Alexandre Lenoir. Une alchimie et je pèse mes mots : "l'art de purifier l'impur en imitant et en accélérant les opérations de la nature afin de parfaire la matière". Dans cette alchimie il y a trois choses : l'impur qui serait cette sacrée espèce humaine – le cancer de la nature comme dit Emil Cioran – ; l'imitation et l'accélération qui se crée via le pinceau et les scotchs de l'artiste et enfin la matière parfaite par la finition de la toile au bout de longs mois de labeur.

Les toiles d'Alexandre Lenoir nous font rien de moins que persévérer dans notre être. Je quête depuis longtemps la définition du vrai, et je crois en avoir fait l'expérience rien qu'en m'asseyant devant cette toile, **Landes**. « Le vrai peut toucher tout le monde, dit-il, tous ceux qui ont un contact avec la nature. Peindre dans un endroit où la peinture n'existe pas afin que la peinture puisse se mesurer seulement à elle-même. Recréer que ce qui est vrai. » voilà les buts de ce peintre. Alors on se place devant et il n'y a qu'à attendre de sentir les émotions monter en soi. Et c'est un branle-bas de combat car on se sent revenir de loin. Les toiles d'Alexandre Lenoir replacent l'homme dans une grande humilité, humilité que l'on perd un peu, au fil du temps qui passe et des années qui nous escortent.



Alexandre Lenoir Photo argentique : Antoine Péclet

On ne **regarde** pas les toiles d'Alexandre Lenoir, on les **contemple** et cela indéfiniment. On se mesure à la hauteur de ces toiles – 2 mètres sur 3 –, on est géographiquement dans un espace de quelques mètres carrés, mais la merveilleuse nouvelle c'est qu'on voyage bien plus loin, jusqu'au bout de nos émotions, au point névralgique où douleur et douceur se recourent : et cela peut aisément produire des larmes.

Landes, la toile est gigantesque, c'est une armure de couleurs, de vie et surtout de mouvements. Il y a la silhouette toute blanche – le blanc de la réserve – d'un homme au beau milieu du tableau, un homme dont on ne voit pas les traits mais on pourrait aisément les deviner puisqu'on les ressent. Ce blanc, cette économie de matière rend compte justement de la matérialité, de la planéité de ce qu'on voit ; et ça saisit le spectateur. L'homme se fond dans le décor, ou alors c'est l'inverse et c'est le décor qui se fond dans l'homme, en tout cas c'est un vrai corps à corps.



**Les Cévennes – Acrylique sur toile de coton
2014 – 307 x 198 cm**



Bretagne – work in progress

On ne peut pas réellement décrire les toiles d'Alexandre Lenoir et ce n'est pas un aveu d'échec, au contraire. L'intensité de la toile est telle qu'on n'ose amoindrir sa beauté avec de simples mots, de sommaires signes retranscrits. Les toiles d'Alexandre Lenoir sont d'un réalisme qui dépasse le concept dans le sens où l'imitation de la nature ne se voit pas, elle se respire à pleins poumons. La nature est partout, le personnage du tableau comporte toute l'humanité en lui et entre les deux il y a ce que l'homme réalise et place dans la nature en tant qu'artisan, l'architecture par exemple. Ici c'est l'entrée d'une petite maison toute de bois construite. Des planches en bois et quelques tuiles, un bout de mur en briques, des voiles fondantes dans le vent, accrochées aux poutres, un tuyau d'arrosage et des pots d'arbustes.

Ce qui est incroyable, c'est que cet homme, il est tout vide. Et Alexandre Lenoir de dire : "il n'existe que parce que les éléments autour existent, parce qu'ils sont peints." Sa présence est donc en vide et c'est aussi cela qui aime tant le spectateur, et on y gagne au final : Alexandre Lenoir réalise son objectif premier qui est de ramener l'homme à la toile. De par son format si grand, la toile est moins un objet qu'autre chose, elle nous submerge, on ne peut pas se l'approprier et là encore, l'homme se sent happer par la toile. On voit d'abord la peinture avant de voir le tableau, ainsi on ne part pas dans une élucubration de production. L'homme est là et c'est tout.



Alexandre Lenoir peint Landes Photo argentique : Antoine Peclet

L'environnement de ses toiles est si ouvert qu'on ne reste absolument pas cantonné aux cadres de la toile : on imagine tout le hors champ qu'il contient en silence. Parlons du silence de ses toiles : un silence propre à la matière qu'est la peinture mais un silence riche d'idées et de projections. Cet homme sur la toile, il transpire l'été, tête un peu baissée, concentré dans sa marche ; les hautes herbes jaunes et blanches qui suivent le rythme du vent dans les arbres verts foncés en arrière-plan ; au tout premier plan aussi quelques plantes sauvageonnes car poussant entre les lattes de bois, on les sent se hisser et l'on entend le bois qui travaille, craque et vieillit autour d'elles.

On s'installe devant et c'est le temps qui se suspend. De deux choses l'une : on s'imprègne de la toile, de son atmosphère, de ses détails qui nous apparaissent au bout d'une, de deux heures de temps. Puis après cette ouverture au monde de la toile, on se récupère soi-même, on se retrouve sans préjugé, comme une seconde naissance, on se sent empli de promesses et c'est certainement le don de l'art, de nous ouvrir à l'ailleurs pour nous recentrer et nous épanouir, nous redonner foi en la vie.

On se délecte dans son art pour se retrouver en somme. Ça se sent dans le creux de l'estomac : tout se suspend, l'heure ne passe plus, morphologiquement on est ailleurs. On est décalé. Laisser nos yeux naviguer dans les toiles d'Alexandre Lenoir, c'est sentir qu'on n'a jamais été aussi vivant qu'en étant immobile. Et c'est un vrai retour aux sources que de se confronter à la véracité de son travail. Car au fond, dans chaque centimètre de sa toile se cache un microcosme de possible : si l'on fixe une infime partie du tableau et que l'on fait abstraction du reste, on peut s'imaginer un tout autre univers, ses toiles ouvrent le champ des possibles, et c'est beau.



Cimetière du Moule (Guadeloupe) – Acrylique sur toile de coton 2013 – 400 x 266 cm



Bretagne – work in progress 2

Techniquement parlant, il peint d'après ses propres photos, d'après l'architecture de la peinture comme il définit la photographie. Et sa peinture se rapproche même du travail de l'argentique : travaillant en chambre noire, il a la révélation de sa toile uniquement à la fin, tout comme il faut attendre de développer ses photos pour découvrir ce qu'elles sont. Ensuite muni d'un rétroprojecteur, il projette sa photo sur sa toile et peint par-dessus, sans croquis en amont. Mais aussi il y a les scotchs. En général bleus, les scotchs se différencient de par leur adhérence, leur puissance. Cette installation, dans le noir, avide de lumière picturale, c'est une tendre bataille. Par-dessus, la peinture décide ou pas de se glisser, de dégouliner, traverser, contourner les scotchs. Ainsi, tous les endroits où la peinture se fixe sont des endroits non voulus, les choses se font sans les faire directement, « c'est travailler à ce que la peinture travaille d'elle-même. » dit-il en citant Niele Toroni. Comme ça, tout n'est pas maîtrisé car une trop grande maîtrise opacifie l'œuvre. On m'a dit, Alexandre Lenoir "respecte tellement la peinture et la liberté que celle-ci induit". Et c'est exactement cela.

Après avoir débuté à la Prépa de Sèvres, Alexandre Lenoir entre aux Beaux-Arts de Paris en 2011, un monde délicat dont il s'éclipsera pour travailler de son côté, chez lui puis ensuite en résidence au Lavoir, les anciens bains d'Ivry-sur-Seine réhabilités en atelier d'artistes. En juin 2016 il sort lauréat du prix Thaddaeus Ropac et de la Fondation Jean-François et Marie-Laure de Clermont Tonnerre, dans le cadre du Prix des amis des Beaux-Arts. Diplômé d'ici novembre, Alexandre Lenoir peint de nouvelles toiles et entretient les précédentes avant qu'elles ne soient vendues. Et ses exigences de vente sont cruciales, il ne veut vendre qu'à des gens **bienveillants**. Et pour être exposé, ses critères ont aussi leurs singularités : il souhaite superviser lui-même l'espace, l'ordre et la structure architecturale, les emplacements de ses toiles. S'il aime un lieu, c'est bien l'aumônerie des Beaux-Arts, où une fois par an il expose.

J'aimerais vous montrer les toiles d'Alexandre Lenoir, mais les voir en photo crée une gêne : le rapport de taille s'y trouve complètement déjoué alors que c'est d'une importance cruciale, et puis dématérialiser l'œuvre cause souci. Alors pour vaincre cela on prend des morceaux de toile, ou bien la toile exposée dans son environnement global.



Landes – 2016 Acrylique sur toile de coton 300 x 200 cm à gauche, Les Cévennes – 2014 Acrylique sur toile de coton 307 x 198 cm à droite installés au Lavoir. Photo argentique : Antoine Pecclet

Dans **Les Cévennes** – que l'on peut voir en trois dimensions sur son site www.alexandrelenoir.com – il y a une dualité qui montre une volonté d'équilibre, un équilibre qui se trouve dans l'opposition de matière : certaines zones avec énormément de scotch, ou non, avec beaucoup de passages au lavis, ou non, juste un coup de pinceau, ou plusieurs. Alexandre Lenoir qualifie son travail d'introspectif, il souhaite s'effacer dans le geste. Selon lui, disparaître en peignant est un bon chemin. Ce serait d'ailleurs plus **la gesta** que le geste, signifiant en latin « un haut fait ». Il voudrait que ses nombreux gestes n'en reproduisent qu'un seul ; que l'intention s'évanouisse d'elle-même.

Alexandre Lenoir veut créer comme on enfante, faire quelque chose qui sera là seulement parce que lui-même est présent. A lire les titres de ses toiles : **Cimetière du Moule (Guadeloupe)**, **Landes**, **Les Cévennes** on s'aperçoit que ce ne sont que des noms de lieu, « pour qu'il y ait le moins de narration possible, dit-il, les lieux sont très importants car on ne fait que ça : aller de lieu en lieu, de point en point. Et le lieu c'est aussi la rencontre amoureuse, lorsqu'on est amoureux on décide de s'installer **là** ; et on sera bien. »



Les Cévennes, vue de dos – Acrylique sur toile de coton 2014 – 307 x 198 cm

L'objectif d'Alexandre c'est que le temps du regard de ses toiles dure exactement quatre secondes. Quatre secondes, pour que les choses ne soient pas fixées dans ce qu'elles paraissent mais néanmoins mouvantes pour ce qu'elles sont. Pour travailler, Alexandre Lenoir prend beaucoup de temps, il a confiance en la maturation de l'esprit, selon lui les éléments ont une telle profondeur qu'il faut les respecter et l'esprit peut aussi bien travailler sans l'action. Ainsi, après avoir pris ses photographies, avant même de peindre, Alexandre Lenoir les contemple, très longtemps. De longues heures, journées, à s'imaginer sa toile future. Faire la peinture dans sa tête. Peu de catharsis dans ce travail cérébral. Mais l'intéressant est de confronter l'idée à la matière. Chaque toile reste une découverte, mais seulement à la toute fin. Car pendant la confection de l'œuvre, la toile n'est pas réellement visible car sous le feu du rétroprojecteur et l'on ne sait pas encore quels entrelacs la peinture a formé avec les scotchs. Avant et après la confection, c'est l'extase, alors que lors du travail, c'est un acharnement. Mais la découverte finale de la toile est une apothéose bien méritée : la peinture offre des choses **in fine** qui valent la peine de se mettre en danger et de ne jamais tomber dans la performance, dans les prouesses du travail technique qui se révèlent insignifiantes.

Une toile peut prendre de un à sept mois de travail. Dans ce rapport de temps, c'est la toile qui prend le pas, c'est une espèce de « vengeance » selon les propres mots du peintre. La magie d'Alexandre Lenoir c'est de créer de l'inspiration à partir de choses qui étaient dès le départ inspirantes – qui ont une profondeur qui existe dans la nature. Parce que la toile est **là, ici présente** il y a impact sur les gens et se rendre compte de cela, Alexandre Lenoir trouve ça « hyper grisant. »



*Bretagne – Acrylique sur toile de coton
2015 – 100 x 150 cm*